

Elara BERTHO, Catherine BRUN, Xavier GARNIER

Figurer le terroriste, la littérature au défi

Paris, Karthala, 2020

Figurations romanesques et poétiques de l'action violente anticolonialiste en Guadeloupe, Martinique et Guyane : réflexion sur un non-dit

Tina Harpin

« Cette démocratie si parfaite fabrique elle-même son inconcevable ennemi, le terrorisme. Elle veut, en effet, être jugée sur ses ennemis plutôt que sur ses résultats. L'histoire du terrorisme est écrite par l'État ; elle est donc éducative. Les populations spectatrices ne peuvent certes pas tout savoir du terrorisme mais elles peuvent toujours en savoir assez pour être persuadées que par rapport à ce terrorisme, tout le reste devra leur sembler plutôt acceptable, en tout cas plus rationnel et plus démocratique¹. »

Le mot « terrorisme » est lié à la définition d'un ennemi public désigné par l'État : dans les récits officiels, « le terrorisme, c'est la violence des autres »², jugée incontrôlable et illégitime, par opposition à la violence monopolisée par l'État³. Comme l'a bien vu Guy Debord, la démocratie fabrique elle-même le terrorisme pour « être jugée sur ses ennemis plutôt que sur ses résultats ». En Guadeloupe, en Martinique et en Guyane, la départementalisation de 1946 ne parvient pas à abolir un système de domination économique et sociale hérité de la colonisation et de l'esclavage. Dans les années 1950, 1960 et 1970, une série de grèves et de manifestations sont sévèrement réprimées, les gendarmes

1. Guy Debord, *Commentaires sur la société du spectacle*, Paris, Éditions Gérard Lebovici, 1988, p. 33.

2. Pierre Dabiez, « Terrorisme », article co-écrit avec Gérard Chaliand, Sylvia Preuss-Laussinotte et Jean Servier dans l'*Encyclopédie Universalis Éducation*.

3. Max Weber, *Le Savant et le Politique* [1919], trad. française de Julien Freund, Paris, 10/18, 2002.

et les CRS tirant régulièrement sur la foule⁴. La lenteur et les points aveugles de la « politique de rattrapage social »⁵ mise en œuvre par l'État sont masqués par un discours condamnant « les fauteurs de trouble ». Dans un contexte politique fortement marqué par la révolution cubaine, la guerre d'Algérie et les pleins pouvoirs alors conférés au gouvernement par l'Assemblée nationale, l'État français surveille de près, aux Antilles et en Guyane, les « agitateurs » anticolonialistes, souvent membres ou sympathisants du parti communiste et d'autres groupuscules de gauche prônant l'autonomie ou l'indépendance⁶. La répression s'appuie sur l'ordonnance Debré du 15 octobre 1960 qui autorise, sur simple « proposition du préfet », à rappeler en « métropole » des fonctionnaires « dont le comportement est de nature à troubler l'ordre public ». Elle se manifeste aussi à travers des décrets de dissolution d'organisations pour « atteinte à l'intégrité du territoire français »⁷ et via le recours à la Cour de Sécurité de l'État, juridiction d'exception devant laquelle sont déférés des militants, dont le crime semble moins « l'atteinte à la sécurité du territoire » que « des délits demeurés au stade d'intentions, de projets... en clair des délits d'opinion » résume Alain-Philippe Blérald⁸.

L'action anticolonialiste a été ainsi d'emblée considérée et traitée comme « terroriste » aux Antilles et en Guyane, avant même que, dans la décennie 1980, des groupes passent effectivement à l'action violente. La critique du néo-colonialisme se renforce en effet dans les années 1970 et n'exclut plus la lutte armée, même si celle-ci semble plutôt revendiquée dans des cercles étroits et

4. En Martinique, les tirs font trois morts parmi les ouvriers agricoles au Carbet en 1948, des blessés parmi les ouvriers agricoles en 1951 à La Chassaing, trois morts parmi les manifestants en décembre 1959 à Fort-de-France, trois morts parmi les ouvriers agricoles en 1961 au Lamentin, deux morts parmi les ouvriers agricoles à Chalvet en 1974. En Guadeloupe, la répression fait quatre morts en 1952 parmi les grévistes de l'usine Gardel au Moule, et huit morts ont été officiellement identifiés lors de ce qu'on a appelé « le massacre de mai 1967 » à Pointe-à-Pitre, un chiffre qui semble sous-estimé (voir *infra*).

5. Rapport de la Commission d'information et de recherche historique sur les événements de décembre 1959 en Martinique, de juin 1962 en Guadeloupe et en Guyane, et de mai 1967 en Guadeloupe, 30 octobre 2016, p. 10.

6. Voir Alain-Philippe Blérald, *La Question nationale en Guadeloupe et Martinique*, Paris, L'Harmattan, 1988; Jean-Pierre Sainton, « Les débuts du nationalisme aux Antilles Guyanes françaises (1956-1963) et l'influence algérienne », 44th General Meeting of Association of Caribbean Historians, mai 2012, Curacao, Antilles néerlandaises, 2012 (<https://hal.univ-antilles.fr/hal-01614010/document>, consulté le 10 août 2019).

7. Furent ainsi dissous par décret le FAGA (Front antillo-guyanais pour l'autonomie) en 1961 et l'ARC (Alliance révolutionnaire caraïbes) en 1984.

8. Alain-Philippe Blérald, *op. cit.*, p. 165. Trois affaires peuvent être citées : celle de l'OJAM (Organisation de la jeunesse anticolonialiste martiniquaise) en 1963, celle du GONG (Groupe d'organisation nationale des Guadeloupéens) en 1968 et celle visant des militants guyanais du PSG (Parti socialiste guyanais), du MOGUUYDE (Mouvement guyanais de décolonisation), du FLNG (Front national de libération de la Guyane) et de l'UTG (Union des travailleurs guyanais) en 1974. Pour approfondir, voir le documentaire de Camille Mauduech, « La Martinique aux Martiniquais, l'affaire de l'OJAM » (2012), celui de Xavier-Marie Bonnot et François-Xavier Guillermin, « Mai 67, la répression policière en Guadeloupe » (2010), et celui d'Alain Michel sur la Guyane, « Le complot de Noël » (2006).

secrets. Le mot « dissidence », qui avait servi sous le régime de Vichy à désigner les Antillais et Guyanais fidèles à la France libre, devient une invite à la révolte contre la colonisation française lorsqu'il est affiché en titre du recueil de poèmes en créole de Monchoachi⁹. Répression policière, injustices, inégalité sociale et indépendances des pays voisins (le Guyana en 1966, le Surinam en 1975, plusieurs îles anglaises entre 1966 et 1979) expliquent la multiplication de groupes influencés par le modèle cubain. Le GLA, Groupe de libération armée remplacé par l'ARC, Alliance révolutionnaire Caraïbes, le GLAM, Groupe de libération armée de la Martinique, ou encore le GRAJ, Groupe révolutionnaire armé de la jeunesse¹⁰ en Guyane, revendiquent le recours à la violence pour obtenir l'indépendance et déstabiliser l'État en s'attaquant aux « intérêts français »¹¹. Furent visés par exemple entre 1980 et 1983 des relais médiatiques (locaux de FR3 à Pointe-à-Pitre, antenne relais de télévision dans le Nord Caraïbe en Martinique), des moyens de transport (Boeing 727 d'Air France en Guadeloupe¹², locaux de la Compagnie Air France, en Guadeloupe et en Martinique), des personnes et lieux associés au pouvoir économique (yacht d'un homme d'affaires, hôtels, la Banque française du commerce en Guadeloupe, le centre spatial en Guyane), et d'autres symboles de « l'occupation française » (bateau de la gendarmerie nationale au Gosier, palais de justice de Fort-de-France, monument aux morts de Cayenne, préfecture de Basse-Terre)¹³. Des attentats furent aussi commis dans l'Hexagone, avec pour cibles, entre autres, le siège de Chanel, non loin du ministère de la Justice, le palais de justice de Paris, les mairies des 10^e et 20^e arrondissements, et le musée des Arts océaniques et africains. Selon Georges Moréas¹⁴, l'ARC fut à lui seul à l'origine d'une centaine d'attentats entre 1983 et 1988 en métropole et dans les trois DOM américains.

L'histoire des mouvements sociaux et politiques qui ont marqué la vie aux Antilles et en Guyane depuis les années 1950 est pourtant très mal connue,

9. Monchoachi, *Dissidans* [1976], Poèmes présentés et annotés par la Ligue d'Union antillaise, Illustration de Mama, s. l., Éditions Germinal, s. d.

10. L'acronyme joue sur le mot « grage », serpent au venin mortel, répandu en Guyane.

11. Expression de l'ancien leader de l'ARC, Luc Reinette (entretien avec Séverine Liatard, réalisé par Séverine Cassar pour France Culture le 9 février 2016, <https://www.franceculture.fr/emissions/la-fabrique-de-lhistoire/les-independantismes-24-luc-reinette-itineraires-dun>, consulté le 24 janvier 2021).

12. Bruno Sossois, le sous-officier mort en tentant de désamorcer cette bombe, fut honoré en Martinique en 2013 par l'armée (<https://www.defense.gouv.fr/operations/prepositionnees/forces-de-souverainete/antilles/actualites/antilles-inauguration-du-nouveau-batiment-du-groupe-regionale-d-intervention-nedex>, consulté le 24 janvier 2021).

13. Chronologie des attentats et extraits de discours des organisations impliquées sont rassemblés sans indication de source dans le livret en ligne « Résistance et lutte armée aux Antilles et en Guyane. Chronologie et fragments d'une histoire occultée. Autour de l'ARC et ses cibles » (etoilerouge.chez-alice.fr/docrevinter3/resistance.pdf, consulté le 7 août 2019) écrit en 2006 par un certain « Franck » alors en activité à la librairie du Point du Jour, « afin que les militants anti-impérialistes de métropole et des colonies puissent garder trace de ces événements ».

14. Georges Moréas, *Dans les coulisses de la lutte antiterroriste : de la rue des Rosiers à l'état d'urgence*, Paris, First Edition, 2016.

de même que la place exacte qu'y occupa la violence comme stratégie raisonnée¹⁵. Cette histoire, encore récente, traumatique, est souvent oubliée ou tenue secrète en métropole et outre-mer¹⁶. Les romans et poèmes qui nous intéressent ici ne permettent malheureusement pas d'en savoir plus : loin d'être de réalistes ou d'épiques évocations de faits d'armes, ils révèlent plutôt la prégnance d'un non-dit. Pour avoir été d'actifs anticolonialistes ou pour les avoir fréquentés, bien des auteurs antillais et guyanais contemporains connaissent, au moins en partie, l'histoire de cette contestation par la voie des armes. Pourtant, celle-ci n'est abordée ni de front ni en détail dans leurs écrits. Exemples à leur manière de ce non-dit, les romans *La Lézarde* d'Édouard Glissant (1958), *Xavier ou le drame d'un émigré antillais* de Tony Delsham (1981), *L'Autre qui danse* de Suzanne Dracius (1989) et *Abel* de Lyne-Marie Stanley (2006)¹⁷ donnent à voir les ambitions déçues de personnages acculés à la violence « terroriste » alors que, dans la continuité des provocations engagées de Léon-Gontran Damas, les poèmes de Sonny Rupaïre et Élie Stephenson¹⁸ jouent avec le non-dit pour enjoindre à la subversion par l'art de la suggestion.

Dans ces textes, travaillés tantôt par l'image négative du « terroriste » tantôt par l'image positive du « révolutionnaire », les auteurs dépeignent surtout un

15. Jean-François Gayraud et David Senat ne font qu'une brève allusion au « terrorisme indépendantiste (basque, antillais, breton, etc.) » qui « a été globalement jugulé au cours des décennies 70-80 » (*Le Terrorisme*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 2006, p. 123). Pour approfondir, voir Alain-Philippe Blérald, *op. cit.* ; François-Xavier Guillemin, (*In*)*dépendance créole : brève histoire récente du nationalisme antillais*, Pointe-à-Pitre, éditions Jasor, 2007 ; Paul Tomiche, *Luttes syndicales et politiques en Guadeloupe*, Tome 1 : *Les enjeux*, et Tome 2 : *Mai 67. La Répression*, Paris, L'Harmattan, 2008, ainsi que les recherches de Pierre Odin et Ary Gordien.

16. En 2014, une commission indépendante d'historiens présidée par Benjamin Stora fut mandatée par le ministère des Outre-mer pour faire la lumière sur certains événements de cette période : le crash aérien de 1962 où périrent Justin Catayée et Albert Béville, et la répression des émeutes de 1959 en Martinique et de 1967 en Guadeloupe. Le rapport remis en novembre 2016 à la ministre des Outre-mer démentit que le crash fût un attentat commandité par l'État français et ne parvint pas à établir le nombre exact de morts lors des manifestations de mai 1967 à Pointe-à-Pitre. En 1985, le secrétaire d'État aux DOM-TOM, Georges Lemoine, avait évoqué 87 morts. Le bilan officiel reste de huit morts mais est contesté. La Commission reconnaît que même si l'on s'en tient à ce chiffre, il s'agit d'un « massacre au cours d'une manifestation » et d'autres universitaires choisissent de parler de « massacre d'État » (voir le titre du colloque organisé par Elsa Dorlin le 24 mai 2017 à l'université Paris 8 : « Colloque MÉ 67. Guadeloupe 1967-2017 : retour sur un massacre d'État »). Le magazine *Historial*, lancé en 2016 et dirigé par Eddie Marajo depuis la Martinique, tente également de lever le voile sur le passé oublié et les non-dits historiques des pays de la Caraïbe.

17. Édouard Glissant, *La Lézarde*, Paris, Seuil, 1958 ; Tony Delsham, *Xavier ou le drame d'un émigré antillais*, Paris, éditions MGG, 1981 ; Suzanne Dracius, *L'Autre qui danse*, Paris, Seghers, 1989, rééd. Le Rocher, 2007 ; Lyne-Marie Stanley, *Abel*, Matoury, Ibis Rouge, 2006. Désormais, les références à ces ouvrages seront respectivement indiquées par les sigles LE, XA, LA et AB, suivies de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

18. Sonny Rupaïre, *Cette igname brisée qu'est ma terre natale / Gran parad ti kou baton*, poèmes en français et en créole [1971], Paris, Éditions caribéennes, 1982 ; Élie Stephenson, *Une flèche pour le pays à l'encan*, préface de Serge Patient, Paris, Oswald, 1975, *Catacombes de soleil*, préface de Bertène Juminer, Paris, Éditions caribéennes, 1979. Désormais, les références à ces ouvrages seront indiquées respectivement par les sigles C/G, FL, et CA, suivies de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

« désastre »¹⁹ général, en laissant finalement hors de portée la violence agie, soit comme un vide narratif, soit comme un ratage accompli et incompréhensible, ou comme l'horizon d'une libération utopique.

Romans de l'échec : amour, ratage et injustice

Seul à montrer un véritable attentat raté, *L'Autre qui danse* de Suzanne Dracius, paru l'année de la libération de Luc Reinette²⁰, met en scène une jeune Antillaise élevée en banlieue parisienne et en mal d'identité, Rehvana, qui a rejoint la secte afrocentriste des « Ebonis vrais fils d'Agar » contrôlée par son amant et sa bande. Ceux-ci veulent « faire sauter Beaubourg », symbole du « savoir orgueilleux » et de « la culture sectaire des Blancs » (LA, p. 58). Le mot « terroriste » n'apparaît pas, sans doute du fait de l'échec de l'explosion, car « [n]i la radio ni la télévision n'en ont parlé. [...] on a espéré, sans y croire, un retard dans le déclenchement, et, pour finir, Abdoulaye a froissé rageusement le message destiné aux médias » (LA, p. 61). La narratrice, ironique, insiste sur la déconvenue des apprentis terroristes qui recherchent le spectaculaire et qui apparaissent comme un « cercle de perdants » selon l'expression polémique d'Hans Magnus Enzensberger²¹. Rehvana, qui ne fait pas vraiment une « bonne terroriste »²², est, quant à elle, soulagée. L'épisode est bref, en réalité anecdotique dans la vie sulfureuse de celle qui finit par quitter le groupe pour suivre en Martinique un autre amant, vrai bandit celui-là, et sans discours politique.

Xavier ou le drame d'un émigré antillais, paru au début de la décennie qui voit se multiplier les attentats du GLA et de l'ARC, esquive la question de la violence politique à travers une fiction de fait divers centré sur Xavier, condamné à la peine capitale pour avoir tué dans la rue une vingtaine de personnes, enfants inclus, avec un 22 Long Rifle. Le roman explique pourquoi ce dernier s'est transformé en « agresseur[r] tout-puissant[t] et non identifié[e] », c'est-à-dire en dangereux « perdant radical »²³. C'est une série d'injustices (et non la frustration narcissique que pointe Hans Magnus Enzensberger) qui serait à l'origine du drame. Né pauvre avec une mère malade et une sœur fille-mère, battu par son beau-père, Xavier vole et se prostitue auprès de touristes pour survivre. Arrivé en

19. Léon-Gontran Damas, « Le Hoquet », in *Pigments*, Paris, Présence africaine, 1937.

20. Luc Reinette, leader de l'ARC, arrêté et condamné en 1985, évadé la même année, repris en 1987, fut amnistié en 1989.

21. Hans Magnus Enzensberger, *Le Perdant radical. Essai sur les hommes de la terreur*, traduit de l'allemand par Daniel Mirsky, Paris, Gallimard, 2006, p. 24.

22. Rehvana n'est pas jusqu'au-boutiste à la différence du personnage d'Alice de Doris Lessing (*The Good Terrorist*, 1985 ; *La Terroriste*, traduit de l'anglais par Marianne Véron, Paris, Albin Michel, 1986) même si toutes deux se ressemblent parce qu'en guerre contre leurs origines bourgeoises et sou-mises de façon masochiste à un certain modèle « féminin ».

23. Hans Magnus Enzensberger, *op. cit.*, p. 19.

France avec le BUMIDOM²⁴, il réplique un soir à des insultes racistes par des coups et se trouve accusé de meurtre et emprisonné. Il reprend alors ses études. Devenu docteur en droit, il épouse une bourgeoise martiniquaise et s'apprête à se lancer en politique. Mais il perd sa fille emportée par une méningite, puis sa femme dans un accident de voiture, personne ne voulant s'arrêter pour aider ce « grand Nègre tout couvert de sang » (XA, p. 241). Peu après ces événements tragiques, il achète une arme et cède à une sorte de folie meurtrière. Tony Delsham, figure de proue du fameux magazine *Antilla*²⁵, auquel collaborèrent activement Patrick Chamoiseau et surtout Raphaël Confiant, est connu pour la liberté de ton qui le caractérise et pour son engagement politique anticolonialiste ancré à gauche. Dans ce roman, il incrimine sans fard le racisme et la trahison de la France vis-à-vis des émigrés antillais et des territoires d'outre-mer touchés par la misère. Quand une assistante sociale encourage Xavier à s'exprimer pour ne pas qu'il « s'étei[gne] comme un vulgaire assassin anonyme », celui-ci accuse « la “douce France”, la “mère patrie”, tant vantée par des irresponsables politiques », qui « n'est plus qu'une matrone acariâtre, aigrie, qui vivote sur l'illusion de sa grandeur passée ! » (XA, p. 15). Le réquisitoire est fragile mais Xavier n'est pas un bourreau. Il pleure avec une mère de victime, ne comprend pas son geste. Rien n'est dit des groupes prêts à renverser par la violence le système décrié. L'anti-héros reste isolé, érigé en martyr paradoxal du mal commis par l'État français. Terrorisme et action violente politisée restent un non-dit.

Dans *Abel* de Lyne-Marie Stanley, l'écart est plus net encore entre le contexte politique décrit et le destin du héros Belphégor, lui aussi coupable d'homicide. Le roman publié en 2006 revient sur la période 1975-1980 en Guyane, après l'installation de la base spatiale et le début du Plan Vert qui a permis à des paysans hmong d'occuper des terres pour développer l'agriculture. Divers groupes nationalistes, en particulier le MOGUYDE, Mouvement guyanais de décolonisation désigné sous le nom de MOGAUDE dans l'œuvre, défendent l'idée d'une nécessaire souveraineté du peuple guyanais. Souvent identifiée comme la première femme auteure de Guyane, Lyne-Marie Stanley fut immergée dans la réflexion politique anticoloniale des années 1970 à Cayenne, où elle avait notamment pour ami l'écrivain et homme politique Serge Patient et, pour époux, le poète engagé Élie Stephenson. Dans *Abel*, elle

24. Bureau pour le développement des migrations dans les départements d'outre-mer créé par Michel Debré en 1963 et ouvert jusqu'en 1981. Dans le cadre de l'ANR MIGRINDOM « Migrations en provenance des départements d'outre-mer », plusieurs chercheurs, tels que Stéphanie Guyon, Sylvain Pattieu et Audrey Célestine, travaillent actuellement sur l'histoire de cet organisme très contesté par les mouvements anticolonialistes.

25. L'hebdomadaire *Antilla* fut fondé en 1981 par le médecin Henri Pied qui fut l'un des dix-huit signataires du manifeste de l'OJAM (Organisation de la jeunesse anticolonialiste de la Martinique) proclamant en décembre 1962 « la Martinique aux Martiniquais ». Henri Pied fut arrêté puis relaxé dans le cadre dudit « procès de l'OJAM », voir *supra*.

dépeint l'effervescence de l'époque en montrant « deux visages de la Guyane » incarnés par des frères : Urbain, « politicien véreux » qui « symbolise l'assimilation », et Belphégor, « rebelle syndicaliste », représentant l'« émancipation »²⁶. La quatrième de couverture insiste d'emblée sur la romance en ajoutant qu'il y a « entre eux, une femme ». Effectivement, Lyne-Marie Stanley aime à lire et à écrire des histoires d'amour²⁷. *Abel* se concentre ainsi rapidement sur l'amour impossible de Belphégor et de sa belle-sœur Margot, épouse d'Urbain, ce qui empêche le développement d'intrigues plus politiques, même si les engagements antagonistes des deux frères rendent compte des divisions de la société guyanaise. Des bribes de discours témoignent de l'injustice ressentie par une partie de la population, telle cette tirade d'un orateur politique (AB, p. 106) :

« Écoutez chers amis, ils ont installé une base spatiale, quelles sont les retombées pour le pays ? Combien de Guyanais travaillent là-bas ? Qui habite les belles villas ? Qui a-t-on parqué ? Qu'est-ce qu'ils ont fait pour nous avec tout ce qu'ils gagnent ? Regardez la légion étrangère, est-ce pour nous qu'ils sont là ? Non, et les Hmong, on leur a donné de la terre, beaucoup de terre, aucun Guyanais à la recherche d'un logement ne peut obtenir un lopin de terre dans ce vaste pays, d'accord, ils sont là pour faire de l'agriculture mais pour combien de temps ? »

Belphégor s'indigne aussi auprès d'un ami (AB, p. 44) :

« Est-ce que tu trouves normal ceci ? Dès que j'allume ma télévision, c'est quelqu'un d'ailleurs qui me parle de mon pays ! Le directeur de ceci, de cela, n'est pas de chez moi ! Quand je vais quelque part, le patron n'est pas de chez moi [...]. Partout où je vais, il y a l'autre. [...] Est-ce normal que leurs comptes en banque soient garnis et nos poches vides ? »

Avec de tels discours, on pourrait s'attendre à ce que le personnage militant soit impliqué dans des actions qui n'excluent pas la manière forte. En fait, il voyage en Guyane après sa rupture avec Margot, surtout pour oublier son chagrin d'amour. Au cours d'une discussion animée avec son frère au sujet de celle-ci, il le blesse avec son sabre en voulant le protéger d'un serpent. La mort d'Urbain à la veille d'élections municipales n'a pas de motif politique ou passionnel : c'est un accident. Le récit, qui débute avec l'ouverture du procès de Belphégor, s'achève par son acquittement, obtenu *in extremis* grâce au témoignage d'un orpailleur. Ainsi, l'auteure laisse entendre des discours politiques contestataires mais délaisse l'idée d'action violente. Belphégor fait figure d'Abel, comme

26. Lyne-Marie Stanley, *Abel*, op. cit., quatrième de couverture.

27. Voir son entretien avec Thomas C. Spear, <http://ile-en-ile.org/lyne-marie-stanley-5-questions->

l'indique le titre du livre, tandis qu'Urbain, dont le nom rime avec Caïn, est celui qui voulait tuer, par jalousie, avant le fatal accident. Le hasard sauve du crime puisque le vilain meurt sans que le héros en soit coupable. Ce schéma de résolution apolitique et la prépondérance du thème de l'amour se retrouvent dans le premier roman d'Édouard Glissant.

La Lézarde problématise pourtant clairement la violence politique et fut publié en 1958 dans un contexte sensible, trois ans avant qu'Édouard Glissant ne fonde avec Albert Béville et Marcel Manville le « Front antillo-guyanais pour l'autonomie » (dissout par décret deux mois plus tard)²⁸, et qu'il ne soit expulsé de la Guadeloupe et assigné à résidence en France jusqu'en 1965. Dans une île non nommée, le montagnard Thaël est contacté à la veille d'élections municipales par de jeunes intellectuels qui cherchent à se débarrasser de Garin, accusé d'être « l'officier du gouvernement ». Il doit le suivre le long de la rivière *La Lézarde* pour le tuer mais assiste à sa noyade accidentelle. Si le crime n'a pas lieu, il est revendiqué tout au long du roman, justifié par la dénonciation de l'injustice et de la misère. « Nous l'avons tous tué » dit l'un des personnages (LE, p. 186), et Mycéa pense en elle-même qu'« [i]ls avaient tous décidé [cette mort] » et qu'« il faisait bon prendre sa part d'une telle œuvre d'utilité : abattre un traître. Un qui avait tué et qui s'était encore préparé pour l'exploitation » (LE, p. 212). Garin est décrit comme celui qui ne « pourr[a] plus voler, terroriser, tuer » (LE, p. 152). Un « orateur du parti » déclare : « Le temps est venu de n'avoir plus peur. [...] Tous, soyons les militants de notre foi. [...] Ce n'est pas juste d'envoyer ainsi notre concitoyen près du canal. Mais sans doute avait-il besoin d'un bain » (LE, p. 138-139). Il ajoute : « Soyons sérieux. On a dit ce soir dans tous les détails le malheur de notre peuple. Sous-alimentation. Salaires de famine. La canne qui dévore. L'absence de débouchés. Rien. Aucune lumière. » Le décès de Garin ne serait que justice : c'est lui qui terrorisait, et sa disparition n'est pas le fait de criminels impitoyables²⁹ mais apparaît comme un destin mystérieux. Il est avalé par les eaux comme d'autres innocents jetés à la mer par des puissants³⁰. Pour Glissant, qui aimait à citer Derek Walcott, la mer est l'histoire, *the sea is history*. Thaël pense après l'accident : « La mer fut complice du mal, qu'elle soit complice du bien ! » La résolution du problème Garin transcende les personnages, et la référence à Saint-Just en épigraphe (LE, p. 90) révèle ce surplomb paradoxal de la perspective historique et le caractère central de l'idée de justice.

28. Jean-Pierre Sainton, art. cité.

29. « Le mieux est que cet homme s'en aille » dit l'un des personnages (LE, p. 40).

30. Une allusion est faite en ce sens par l'historien du groupe Mathieu Béluse (LE, p. 145). Il songe peut-être à André Aliker, journaliste martiniquais et militant communiste dont on retrouva le corps sans vie rejeté par la mer en 1934.

Le roman décrit une reconquête, par des moyens détournés, qu'il s'agisse, dans l'intrigue, de la marche tortueuse le long de la Lézarde et du crime caché, qu'il s'agisse dans le style même, des procédés qui font la part belle à l'opacité³¹. Le lyrisme, l'importance du thème de l'amour et la fin dysphorique ont pu dérouter ou agacer³². L'intrigue politique est contrebalancée par des histoires d'amours déçues entremêlées et une série de signes de mauvais augure : la mort de Papa Longoué, la maladie subite de Mathieu puis la mort accidentelle de l'amante de Thaël, Valérie, tuée par les chiens de ce dernier à la fin du roman. Le dénouement, qui a pu paraître grotesque, rappelle le sort des marrons tués par les chiens de colons et suggère que l'histoire se répète, dégradée, et comme sans issue³³. Pourtant, de tous les récits étudiés, *La Lézarde* est le roman le plus engagé dans la réflexion sur l'histoire et sur la violence. Paru l'année de la fondation du Parti progressiste martiniquais (PPM) par Aimé Césaire en rupture avec le PCF, et un an avant les émeutes de décembre 1959 durement réprimées par la police³⁴, il questionne l'action révolutionnaire à mener dans un cadre encore mal défini, où l'amour reste essentiel, et sans qu'on puisse parler de « terrorisme ». En problématisant la rencontre de jeunes intellectuels et du « peuple » pour une action sans cruauté, il décrit la nécessité « dans un combat incertain » de « retourner l'effroi ressenti face à l'ennemi »³⁵. Il montre que l'action violente anticolonialiste est, comme l'a été la terreur révolutionnaire selon Sophie Wahnich, « réplique » pour « sortir de l'effroi »³⁶. En ce sens, le travail romanesque d'Édouard Glissant s'avère proche des élaborations poétiques de Sonny Rupaire et Élie Stephenson, même s'il n'élimine pas complètement le grotesque ni le tragique des romans du « ratage » qui évitent de figurer la violence politique directe.

31. Bien plus tard, Édouard Glissant théoriserait « le droit à l'opacité » dans *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard, 1996.

32. Le roman qui obtint le prix Renaudot en 1958 ne fit pas l'unanimité. André Wurmser regrette le « manque voulu de simplicité » et note que « le livre avait tout à gagner à un réalisme plus direct ». Jean d'Ormesson le trouve mièvre : « Une histoire d'îles, là-bas, cannes à sucre, soleil, bons sentiments, révolte bien-pensante, retour aux sources, les flamboyants, des images en pagaie et le langage le plus fleuri. » Cités par Juliette Eloi-Blézès, *La Lézarde, Dossier pédagogique SCÉRÉN-CNDP-CRDP Martinique*, 2011, p. 16-17.

33. H. Adlai Murdoch a aussi perçu la dimension sombre du roman *La Lézarde* dans *Creole Identity in the French Caribbean Novel* (Gainesville, UP of Florida, 2001), comme le fait remarquer Nick Nesbitt dans son article « Early Glissant. From the Destitution of the Political to Antillean Ultra-Leftism », *Callaloo*, vol. 36, n° 4, 2013, p. 932-948, p. 932.

34. Trois victimes sont à déplorer : Christian Marajo, 15 ans, Edmond Éloi Véronique, dit Rosil, et Julien Betzi, tous les deux la vingtaine.

35. Sophie Wahnich, *La Liberté ou la Mort. Essai sur la Terreur et le terrorisme*, Paris, La Fabrique, 2003, p. 92.

36. Sophie Wahnich, « Terreur révolutionnaire et terrorisme. Rémanence rétinienne et troubles de la vision », *Lignes*, n° 8, 2002/2, p. 147-167. DOI : 10.3917/lignes1.008.0147. URL : <https://www.cairn.info/revue-lignes1-2002-2-page-147.htm>, \$25 (consulté le 24 janvier 2021).

Suggestion et action : transgressions poétiques

Si le grotesque et le tragique servent le non-dit qui mine le récit de la violence dans les romans étudiés, le lyrisme et l'humour des poésies engagées du Guadeloupéen Sonny Rupaïre et du Guyanais Élie Stephenson donnent au non-dit une autre force via l'art de l'ellipse et de la suggestion : ils établissent une connivence et récusent la peur. Les auteurs, connus pour leur engagement politique, défendent une conception révolutionnaire de la littérature et se voient en « projecteurs de conscience »³⁷ auprès d'un large public, lettré ou illettré, francophone ou créolophone, et de tout âge.

Mort prématurément en 1991, Sonny Rupaïre fut remarqué très tôt avec le poème anticolonialiste « Les Demeurs », en 1957, qui suggérait, sous le masque de l'apparente soumission, la révolte. Plus tard, parti en Algérie combattre aux côtés de l'ALN, « grâce aux réseaux mis en place par l'AGEG [Association générale des étudiants guadeloupéens] et le Front antillo-guyanais pour l'autonomie »³⁸, il y devint l'ambassadeur du GONG (Groupement d'organisation nationale des Guadeloupéens) puis s'exila à Cuba après les événements de mai 1967. De retour en Guadeloupe, il s'impliqua dans les syndicats et devint un porte-parole de l'UPLG (Union populaire pour la libération de la Guadeloupe). Son écriture est indissociable de ses activités militantes et de ses lectures, notamment de Frantz Fanon. Le poète défend les opprimés, tels ces « compatriotes incarcérés ici et ailleurs », militants indépendantistes dont il réclame en 1989 la libération, en les qualifiant de « sacrifiés » et en concluant : « Nous osons affronter l'horizon mais de brave manière, / Afin que "si peu" sans peur, nous nous comptons plus³⁹. » La violence suggérée par le verbe « affronter » est héroïsée, légitimée par l'adjectif « brave » et le verbe « oser ». Il s'agit de légitime défense⁴⁰ contre qui inculque la peur et terrorise : l'État colonial. La riposte est suggérée par d'autres poèmes, tel « Grenn Sel 2 » (Grain de sel II) daté de 1969, où surgit le verbe créole « krazé » (détruire, vaincre) employé au futur (C/G, p. 31) ou « Week-end plage de Sainte-Anne »⁴¹, daté de 1960, qui décrit avec dégoût le spectacle des « croupes touristiques » et s'ouvre et se ferme sur un fantasme d'exécution : le premier vers étant « Le soleil doucement aiguise ses poignards » et le dernier, « Et un vieux soupir meurt sur l'argent des poignards ». Comme dans certains poèmes d'Élie Stephenson et

de Léon-Gontran Damas⁴², on sent une retenue : le crime est laissé en suspens et relève d'une réalité différée ou à imaginer.

Élie Stephenson se réclame volontiers de Damas dont il a eu l'honneur en 1978 de porter l'urne funéraire lors de son enterrement en Guyane. Militant à l'Union des étudiants guyanais (UEG) formé à l'économie, puis membre du MNG (Mouvement national guyanais) et de l'UTG (Union des travailleurs guyanais)⁴³, il a écrit sans relâche, en français et en créole. Ses poèmes de la période 1960-1970, regroupés pour l'essentiel dans *Une flèche pour le pays à l'encan*, sont portés par un vif souffle combattant, comme en témoigne « P.O.S.I.T.I.O.N » daté de 1967 et dont le titre fait écho à un poème de Damas⁴⁴. Ce texte fait pendant à celui de Sonny Rupaïre car il a pour cadre la plage, mais cette fois le crime est envisagé sans détour. Cela commence ainsi (FL, p. 21-22) :

« La mer était d'huile
à force d'être calme
sur la plage
sur ma plage
comme d'un "no black's land"
nul ne venait s'allonger ou courir
quelques blancs
sur le sable
se doraient au soleil
Pas un noir
pas un seul
qui osa se baigner
sur la plage
Notre plage
J'eus l'envie tout à coup
de lancer le défi
de marcher sur chacun
sans pardon
sans excuses
et ma gorge était âcre
à force d'être sèche
Pas un noir
Pas un seul

37. Sonny Rupaïre, « La littérature est-elle nécessairement engagée ? », *Le NewsMagazine Gwadeloupéen*, n° 1, mars 1994, p. 22-24, cité par Ronald Selbonne, *Sonny Rupaïre, Fils inquiet d'une igname brisée*, préface de Maryse Condé, Pointe-à-Pitre, éditions Jator, 2013, p. 27.

38. Ronald Selbonne, *op. cit.*, p. 24.

39. Brochure « Lagé Yo », 1989, cité par Ronald Selbonne, *op. cit.*, p. 106.

40. L'expression fut aussi le titre de l'éphémère revue créée en 1932 par des étudiants martiniquais, notamment Étienne et Thélus Léro, et René Ménil.

41. Cité par Ronald Selbonne *op. cit.* p. 97.

42. Qu'on songe au « goût du sang » du poème « Obsession » ou à la menace formulée dans « Bouclez-la » (Léon-Gontran Damas, *Pigments - Névrologies*, Paris, Présence africaine, rééd. 2005, p. 19 et p. 97).

43. Jean-Marie Ndagano, *La Guyane entre mots et maux : une lecture de l'œuvre d'Élie Stephenson*, Paris, L'Harmattan, 1994, p. 41.

qui osa dire "va"
 Je l'aurais fait au "Moulin Rouge"
 qu'ils m'auraient engueulé
 "Sauvage hé négro,
 Fout-nous [sic] le camp." »

Le poète narrateur rentre alors dans un bar et aperçoit un autre Noir quand il sort (FL, p. 23):

« Comme un aigle impassible
 Un Seul Noir
 (à part moi)
 regardait fixement
 entre nous quelques blancs [sic]
 se doraient au soleil

lequel de Nous Deux
 lança le défi ?
 Nous nous mîmes en marche,
 Sans pardon,
 Sans merci. »

L'action violente est exécutée sans qu'il ne soit question ni d'armes, ni de bombes, ni de sang. Le manque d'explicitation du défi (« marcher sur chacun » suffit) met au premier plan la résolution commune du « nous » héroïque final (deux contre tous).

Tout aussi radical, et plus précis, « Propos d'un enfant du siècle » daté de 1971, fait parler un enfant rabroué par ses parents et sa tante – clin d'œil aux poèmes de Damas qui figure souvent l'enfant rebelle face à sa famille. Le petit anarchiste rêve d'un grand autodafé de livres de prières, de la fin des conventions, et annonce (CA, p. 49-50): « Je ferai sauter les bombes l'une contre l'autre / à l'ONU. Nous aurons enfin la paix dans ce haras de verbes-morts ! [...] je ferai une autoroute entre les cinq continents et nous passerons contents sur les cadavres des Présidents. » Se trouve énoncé avec humour un programme politique (grands travaux, réformes) qui prévoit « le droit de vote et de veto » pour les enfants et les cours du soir pour que les parents « recycle[nt] leur Imagination ». Distinct de textes plus mélancoliques⁴⁵, ce poème reflète ce que les critiques ont appelé l'esthétique ou l'« énergétique canaille » à propos

45. Le poète s'inquiète: « Quel peuple avertir/ qui refuse son nom/ Quel peuple recueillir/ si ses yeux se taisent/ », dans « Inclination » (*Hasta siempre*, suivi de *Ismée ou les oiseaux de lumière*, Paris, New Legend, 2002, p. 76).

de l'œuvre de Damas⁴⁶. Une résistance est gaiment exprimée qui fait entendre « un mot d'ordre », notion d'ailleurs revendiquée au seuil du recueil, dans un poème dédié à Damas (CA, p. 9): « même si et si même enfin, en fin de compte, TOUT nous était pris, et repris, il nous resterait le Mot d'ordre ». Or, cette notion ressaisit la violence anticolonialiste au prisme de la pensée révolutionnaire, loin de la définition réductrice biaisée de « terrorisme ». Car comme l'ont souligné Deleuze et Guattari, le mot d'ordre est double, à la fois « petite sentence de mort – un Verdict disait Kafka » et « autre chose, inséparablement lié », « comme un cri d'alarme ou un message de fuite »⁴⁷. En ce sens, et Marc Lony l'a noté, un parallèle peut être établi entre écriture poétique transgressive et mot d'ordre car « dans le mot d'ordre, la vie doit répondre à la réponse de la mort, non pas en fuyant mais en faisant que la fuite agisse et crée. Il y a des mots de passe sous les mots d'ordre »⁴⁸. Les poèmes de Sonny Rupaire et d'Élie Stephenson déclenchent effectivement par leur force illocutoire ce combat contre la peur, source d'aliénation et instrument de domination et de mort.

Conclusion : face à la peur, variations du non-dit et mots de passe

Les textes étudiés défont tous « la fiction Antilles françaises, la formule "pour l'Antillais, il n'y a pas de problème" »⁴⁹ et la démystification s'applique aussi à la Guyane. Si problème il y a, pour les figures possiblement « terroristes » incarnées dans ces écrits, ce n'est pas le terrorisme mais l'impact mortifère de l'injustice coloniale ou néocoloniale. Le non-dit concernant l'action violente militante varie néanmoins et serait à interpréter de deux façons: significatif d'une impasse dans les romans de Suzanne Dracius, Tony Delsham et Lyne-Marie Stanley, il est substrat des mots de passe dans les œuvres d'Édouard Glissant, de Sonny Rupaire et d'Élie Stephenson. Les premiers pensent des anti-héros proches du « terroriste: vaincu potentiel toujours hors droit »⁵⁰, les seconds créent des figures de révolutionnaires et énoncent plus explicitement

46. Jean-Marie Ndagano et Gervais Chirhalwirwa, *Léon-Gontran Damas, poète moderne*, Matoury, Ibis Rouge, 2009, et Marc Lony, « Au nu accablant du style: la machine canaille de Damas », in Monique Blérald, Kathleen Gyssels et Marc Lony (dir.), *Léon-Gontran Damas, poète, écrivain patrimonial et postcolonial quels héritiers, quels héritages au seuil du XXI^e siècle*, Matoury, Ibis Rouge, 2014, p. 275-298.

47. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie 2: Mille Plateaux*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1980, p. 96 et 135.

48. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *op. cit.*, p. 139, cité par Marc Lony, art. cité, p. 280.

49. Frantz Fanon, « Le sang coule aux Antilles sous domination française » [1960], in *Pour la révolution africaine. Écrits politiques* [1964], rééd., Paris, La Découverte, 2006, p. 186-188, p. 187.

le caractère indispensable du «retournement défensif»⁵¹ de la peur. Pour ces derniers, il ne s'agit pas d'écrire pour créer un «poste de peur»⁵², mais d'éteindre la peur en soi et de ne plus affronter le monde à partir de cette émotion mortifère. Ce n'est pas là un moindre défi : Édouard Glissant décrit l'indépendance comme «la grande peur des Martiniquais»⁵³ et Élie Stephenson insiste sur l'anéantissement insinué en chacun (CA, p. 58) : «Un mot/ et la peur/ Un geste/ et la peur/ Un rire/ et la peur/ Un oubli/ un regard/ un baiser/ une danse/ une chanson. / [...] Et la Peur/ La Peur/ depuis l'enfance/ creusée en Nous/ et parce que nous avons Peur/ nous sommes toujours/ Prêts/ à détruire en nous-mêmes/ l'ombre du Merveilleux.»

51. *Ibid.*, §25.

52. Sony Labou Tansi, *La Vie et demie*, Paris, Seuil, 1979, p. 9.

53. Édouard Glissant, *Le Discours antillais*, op. cit., Glossaire. p. 827